tes, et l'opération dure une heure. 150 personnes sur la place crient.
Sur la porte de l'église on avait écrit, à la chaux, ces mots : « Malheur à qui y touche ! »

Dans les Pyrénées

Perpignan, 20 novembre. — Des incidents se sont produits ce matin à VILLELONGUE-LA SALANQUE où l'on procédait à l'inventaire de l'église.

Dès sept heures du matin arrivaient dans cette commune deux compagnies du 100e de ligne en garnison à Narbonne, une compagnie du 24e colonial en garnison à Perpignan, accompagnées de trois voitures d'ambulance et de nombreuses forces de gendarmerie.

A neuf heures, M. Guisquet, secrétaire général des Pyrénées-Orientales, se présente devant la porte de l'église escorté de M. Decamps, commissaire spécial. Mais la porte est fermée ; de nombreux fidèles restés dans l'église l'ont solidement barricadée. M. Guisquet fait les trois sommations. La porte ne s'ouvre pas. Ordre est alors donné d'enfoncer, et les soldats à coups de hache et de marteau frappent à coups redoublés.

Au bout d'une demi-heure de travail on parvient à ouvrir la porte. Le curé se présente alors sur le seuil de l'église et lit une protestation qui est accueillie par les cris de « Vive la liberté ! » poussés par la population cagoie massée sur la place.

Entre temps, des fidèles allument dans l'intérieur du soufre dont la combustion dégage une fumée suffocante ; il est impossible de pénétrer dans l'église, les femmes continuent à crier.

Sur l'ordre de M. Guisquet, les soldats se mettent en mesure de jeter de la terre sur le soufre enflammé. Il ne faut pas moins d'une heure et demie de travail pour couvrir le soufre de sable et de terre ; le commissaire spécial de police entre alors dans l'intérieur de l'église, accompagné du receveur de l'enregistrement. La troupe et la gendarmerie ont de la peine à maintenir au dehors la population qui veut envahir l'église. L'inventaire est rapidement fait, tous les objets que contenait l'église ayant été enlevés.

A SAINT-HIPPOLYTE, où un bataillon du 12e de ligne avait été envoyé, il ne s'est produit aucun incident. De même à TREVILLACH, RIGARDA et ARBOUSSOL.

A Nancy

Nancy, 20 novembre. — A six heures du matin, plusieurs pignels d'agents de police vinrent occuper les abords de la basilique du Sacré-Cœur, en même temps que des détachements d'infanterie établissaient des barrages.

A sept heures, M. Schons, inspecteur d'enregistrement, alla donner connaissance au curé de l'ordre qu'il avait reçu, de procéder le jour même à l'inventaire des objets mobiliers de l'église. Le curé se refusa à le laisser procéder à cette opération.

Il fut décidé que l'on passerait outre. Le commissaire de police fit alors les sommations et les portes furent enfoncées. A l'intérieur se trouvaient des fidèles qui ont voulu interrompre l'inventaire.

Au séminaire, les portes étaient ouvertes. Quelques ecclésiastiques à l'intérieur n'ont pas fait d'obstruction.

Dans l'Orne

Alençon, 20 novembre. — Ce matin a eu lieu à Séez l'inventaire du petit et du grand séminaire. Il ne restait plus dans l'Orne que ces deux opérations à accomplir. 400 hommes du 103e d'infanterie, partis à pied d'Alençon à minuit, et plusieurs brigades de gendarmerie étaient sur les lieux. L'inventaire était terminé à 8 heures. A l'intérieur, toutes les portes étaient ouvertes.

A Mende

Mende, 20 novembre. — Quatre colonnes de gendarmes et de soldats de divers régiments ont été mises en marche ce matin avant le jour par un temps neigeux. Les chefs seuls connaissent les localités où on doit se rendre. Les opérations sont dirigées par des commissaires de police, spécialement envoyés pour la circonstance par la sûreté générale.

En Vaucluse

Avignon, 20 novembre. — Ce matin, il a été procédé aux inventaires à Rognonas, Barbentane et Graveson. Les autorités ont été l'objet de manifestations hostiles, mais on ne signale aucun événement grave.

A Mazan, Sarrians, Violès et Lagarde-Paréol, on ne signale qu'une résistance sans gravité.

Dans la Savoie

Saint-Gingolph, 20 novembre. — Ce matin, à huit heures, le préfet d'Annecy, le sous-préfet de Thonon, le président du tribunal sont arrivés avec deux brigades de gendarmerie et une compagnie d'infanterie de la garnison de Thonon, pour procéder à l'inventaire des biens de l'église de Saint-Gingolph.

La frontière est gardée de sorte que la population cléricale n'a pas donné signe de vie. Les chasseurs alpins d'Annecy et les gendarmes arrivés à l'improviste par un train spécial, ont barré toutes les routes conduisant à Saint-Gingolph.

La frontière est gardée de sorte que la population suisse ne peut pas passer sur la partie française du territoire de Saint-Gingolph. Les personnes qui veulent prendre le train sont obligées de se faire accompagner par des soldats.

Les opérations de l'inventaire ont été terminées à 9 h. 30, sans incidents notables.

Une partie des troupes a été ensuite dirigée sur Novel, village dans la montagne, où on a procédé également à l'inventaire. Il n'y a eu aucun incident.

DANS LE NORD

A Armentières

L'EGLISE DU SACRE-CŒUR

A sept heures du matin, un détachement du 16e chasseurs à pied, fort de 150 hommes arrive en gare, venant de Lille. Devant la gare sont déjà rangés 44 cavaliers du 6e chasseurs à cheval, et 30 gendarmes, dont 15 à pied, et 15 à cheval, sous le commandement du capitaine Rousselot.

Les troupes se dirigent aussitôt vers l'église du Sacré-Cœur, place de la République. A leur arrivée, le toscin se met à sonner et une foule épaisse composée en majeure partie de calotins vient encombrer la place. Les gendarmes et la troupe la refoulent dans les rues voisines où des barrages sont établis non sans peine. Les calotins, courageux comme à l'ordinaire poussent les femmes au premier rang, et accusent ensuite les agents de brutalité quoique ceux-ci fassent leur service très correctement. Bientôt arrive M. Videt commissaire de police accompagné de M. Anglès, percepteur à Houplines, chargé de faire les inventaires à Armentières et Houplines.

Le commissaire de police monte les quelques degrés qui conduisent à l'église et fait les trois sommations réglementaires ; trois sonneries de clairon les soulignent. La porte reste fermée.

On fait alors approcher les sapeurs du génie qui s'avancent avec des pics, des pioches et des maillets. La façade comprenant trois portes, une grande et deux petites, on décide d'attaquer la petite porte de droite. Les sapeurs se mettent à l'œuvre et à huit heures la moitié de la porte est démolie. Par l'ouverture, on aperçoit un amas de chaises amoncelées et réunies par des barres de fer.

Les gendarmes se passent les chaisses en faisant la chaine, à huit heures vingt, l'ouverture est libre et quelques soldats pénètrent dans le tambour maintenant dégagé. Les individus enfermés dans l'église, et qui, paraît-il avaient passé toute la nuit à fortifier les portes lancent sur les soldats des chaises et des morceaux de carreaux de vitre.

Les gendarmes se passent les chaises en le tambour, escaladent un second échafaudage de chaises qui se trouve derrière, et dégagent l'entrée. Les fonctionnaires peuvent enfin pénétrer dans l'église.

Le curé, vert de rage s'avance à leur rencontre, et lit une protestation véhémente et grotesque. Le président du conseil de fabrique veut y aller aussi de son petit discours, et lit une seconde protestation qui n'est que l'écho de la première.

L'inventaire commence aux sons du Parce *Domine, hurlé par une cinquantaine d'énergumènes*, hommes et femmes qui s'étaient enfermés dans l'église. On remarque dans le groupe les femmes et les filles des principaux industriels réactionnaires de la ville, filateurs, tisseurs et brasseurs.

Une quinzaine de petits échappés de jésuitières âgés de 16 à 20 ans, tournent autour des fonctionnaires qui procèdent à l'inventaire. Ils brandissent des chapelets, des scapulaires et autres hochets, et font tout leur possible pour se donner des mines redoutables.

Leurs airs de matamores n'ont d'effet que sur les jeunes filles de leur monde, qui décrochent à ces jeunes Don Quichotte de l'ostensoir leurs œillades les plus admiratives.

Plusieurs objets, chandeliers ou statues sont ornés de pancartes annonçant qu'ils sont réclamés par leurs propriétaires. L'orgue, paraît-il appartient au curé. Deux confessionnaux portent des inscriptions qui semblent de joyeuses fumisteries.

M. Anglès poursuit rapidement son inventaire qui est terminé à 8 h. 45.

Il reste cependant à visiter la sacristie. Le curé refusant d'en donner les clefs, les sapeurs doivent enfoncer la porte. Pendant cette opération, les jeunes boutonneux et les fillettes chlorotiques se serrent en groupe compact et entonnent une chansonnette : « Nous voulons Dieu, c'est notre père ». Le petit tassement auquel ils se livrent ne paraît pas du tout leur déplaire, et sera sans doute la cause de nombreux mariages. Enfoncés les agents matrimoniaux !

La porte de la sacristie jetée à bas, les magistrats se trouvent dans une salle nue.

Il faut démolir encore une porte derrière laquelle on a placé un coffre-fort, pour arriver au fond de la sacristie où un vicaire et quelques jeunes moucheurs de chandelles égrènent entre leurs doigts des chapelets graisseux.

M. Anglès, vérifie le contenu des armoires qui contiennent pour la plupart des déguisements de prêtres et sur le refus du curé d'ouvrir le coffre-fort, il déclare l'inventaire terminé.

La sortie de l'église s'effectue en bon ordre. Les calotins continuent à hurler leurs insanités habituelles. Une foule énorme est maintenant massée derrière les barrages de troupes. Les soldats se reforment en colonne et se dirigent vers Houplines ou doivent avoir lieu les inventaires des églises Sainte-Anastasie et Saint-Charles.

La foule qui n'est plus contenue par les barrages se précipite sur la place devant l'Eglise en poussant des cris divers, mais aucune bagarre sérieuse ne se produit.

A Houplines

A L'EGLISE Ste-ANASTASIE

Les troupes venant d'Armentières se rangent autour de l'église Ste-Anastasie. A l'arrivée de M. Anglès, qui doit pratiquer l'inventaire, le président du conseil de fabrique lui annonce qu'il se refuse à ouvrir la porte du local. Le commissaire de police, M. Bourgeois fait les sommations qui restent sans résultat.

Les sapeurs commencent alors l'attaque. La foule massée sur le pont placé devant l'église et sur le bord opposé de la Lys (rive belge) applaudit à tout rompre et entonne l'Internationale.

Après un quart d'heure d'efforts, la porte qui était consolidée à l'intérieur par une énorme barre de fer, est à moitié démolie et on peut pénétrer dans l'église. Le curé lit la protestation habituelle. Il conteste au percepteur le droit de faire un inventaire, qui doit, dit-il être effectué par un agent des domaines. Il se refuse également à donner tout renseignement. Il proteste contre ce qu'il appelle une illégalité et une injustice. Le commissaire de police lui fait observer que l'exécution d'une loi votée n'a rien que de très légal. Sur ce le président du conseil de fabrique, les yeux au ciel, s'écrie d'un ton théâtral : « Nous ne reconnaissons pas une loi spoliatrice votée par une majorité de législateurs tarés. »

MM. les réactionnaires cléricaux s'entendent on le voit, admirablement à composer des injures lapidaires.

L'inventaire est rapidement terminé, et les magistrats s'arrêtent devant la porte fermée de la sacristie. Les sapeurs se mettent en devoir de l'enfoncer. Pendant ce temps un bedeau ventripotent a trouvé moyen de réunir dans la boutique une demi-douzaine de vieilles dévotes et autant de croque-morts, qui récitent du nez des tas de Pater et d'Ave, auxquels répond du dehors le chant mâle et fort de l'Internationale. La porte de la sacristie cède enfin. M. Anglès en fait l'inventaire en quelques minutes. Devant la caisse, hermétiquement fermée, il s'arrête et demande au curé s'il veut bien lui en remettre la clef.

L'homme à la tonsure devient alors grossier, et déclare qu'il ne donne pas sa clef à des cambrioleurs.

Le commissaire de police le remet vertement en place, et à ce moment, l'inventaire étant terminé, les autorités sortent de l'église. Une salve d'applaudissements les attend au dehors, et c'est encore aux sons de l'Internationale que les troupes et les magistrats se dirigent vers l'église St-Charles.

A L'EGLISE SAINT-CHARLES

Des guetteurs ayant signalé l'arrivée des gendarmes, le tocsin se met à sonner de façon assourdissante. Les chasseurs à cheval font évacuer la petite place qui se trouve devant l'église. Les curieux se massent dans les maisons voisines.

Aux fenêtres quelques femmes mal lavées et dépeignées hurlent : « Vive la Liberté ! »

Le président du Conseil de fabrique et le vicaire de l'usine à prières protestent sur le seuil de la porte contre les opérations qui vont s'effectuer.

Aussitôt les sommations faites, les sapeurs attaquent une petite porte de la sacristie. Après un quart d'heure d'efforts, il faut renoncer à pénétrer par là. La porte est blindée à l'intérieur d'une énorme grille de fer.

On tente alors d'enfoncer une des portes latérales. Mais celle-ci bâtie tout en chêne, résiste admirablement. Néanmoins à onze heures cinquante, après une demi-heure d'efforts surhumains, elle est réduite en pièces. Mais une nouvelle fortification inattendue arrête les soldats. Une énorme masse de bottes de paille est là, comprimée dans l'embrasure de la porte détruite. C'est à peine si les sapeurs en tirant de toutes leurs forces peuvent en arracher quelques poignées.

Le garde-champêtre voyant cela va chercher une échelle. On la pose contre un vitrail, qui surmonte la porte, et un sapeur monté dessus donne du pic dans ledit vitrail. Une brèche est faite. Les gendarmes à leur tour tentent l'escalade et sautent sur le tas de paille.

Après avoir démoli une barricade de chaises, de portes et fils de fer barbelés, ils peuvent enfin descendre dans l'église. Des soldats du génie les suivent, et viennent ouvrir de l'intérieur le grand portail qui leur résiste encore au moins dix minutes.

L'inventaire peut alors se faire. Une quinzaine de marmotteurs à gages s'égosillent à vociférer des inepties, au point qu'on ne s'entend pas dans le bâtiment.

Au bout de quelques minutes les opérations sont terminées, l'église ne contenant d'ailleurs presque rien.

La porte de la sacristie, rapidement enfoncée ne laisse voir que des vieux bouts de chandelle et un éteignoir.

A midi trois quarts tout est terminé.

A la sortie, quelques voyous vocifèrent des stupidités, et cherchent à bousculer les magistrats. Les gendarmes ont vite remis à la raison cette bande de rôdeurs de frontières et le retour à Armentières s'opère sans incident aucun.

Les troupes sont rentrées à Lille dans l'après-midi.

A Linselles

On nous avait annoncé lundi soir que l'inventaire de l'église de Linselles devait avoir lieu mardi matin à la première heures. Les troupes devaient descendre à la halte du Pied-de-Bœuf, à 6 heures et demie du matin et de là se diriger sur l'église de Linselles.

Dès 5 heures et demie donc, nous nous rendions à la halte que nous venons de citer. Mais dans la nuit un contre-ordre avait été donné et les troupes, au lieu de descendre au Pied-de-Bœuf, débarquèrent à la gare de Tourcoing-les-Francs et de là se dirigèrent vers Linselles où elles arrivèrent vers 8 heures et demie.

A 10 heures du matin, nous étions prévenu de ce contre-temps et sans tarder nous nous rendîmes à Linselles où nous arrivâmes en même temps que M. Rougeron, commissaire de police du 1er arrondissement de Tourcoing et M. Dreuilh, sous-inspecteur de l'enregistrement à Lille, chargé de l'inventaire de l'église de cette commune.

Les troupes, composées de 150 hommes du 127e d'infanterie venant de Valenciennes, sous les ordres de M. le capitaine Lagrue, de 25 cavaliers du 6e régiment de chasseurs, sous le commandement de M. le lieutenant De Vasselot et de 30 gendarmes à pied et à cheval, avaient déjà barré les rues donnant accès sur la place de l'Eglise. Derrière les barrages, les habitants étaient massés; les ouvriers avaient été congédiés des usines pour la circonstance.

L'arrivée des autorités chargées de l'inventaire provoqua une foule de beuglements divers : « Au voleur ! A bas les cambrioleurs ! etc. » Les femmes surtout se faisaient remarquer par leur fureur.

Devant le portail de l'église, le curé de la commune, vêtu carnavalesquement d'un surplis blanc, attendait les autorités.

M. Dreuilh, accompagné de M. Rougeron, s'approcha et demanda l'ouverture de la boutique. Un refus formel lui fut opposé.

Sans tarder on se mit à l'œuvre. Une porte latérale gauche fut enfoncée à coups de hache par 4 sapeurs du génie. Mais un monceau de chaises, de bancs emplissait le tambour de la porte. On voulut les enlever, mais des « pieux apaches » qui se trouvaient dans l'intérieur de l'église, attaquèrent les soldats à coups de longues perches qu'ils passaient à travers les interstices laissés entre les chaises. Il fallut arrêter le travail pendant quelque temps.

A ce moment, d'enragés cagots, l'écume à la bouche, forcèrent un barrage de soldats. Des gendarmes accoururent pour refouler les apaches dont les intentions n'étaient rien moins que bonnes. Mais les sauvages parvirent à vingt à se saisir d'un gendarme M. Maufret, de l'arrondissement de Saint-Quentin ; avec férocité, ils le rouèrent de coups. Heureusement des renforts arrivèrent à temps pour délivrer le malheureux qui, dans la bataille avait perdu son képi.

Un des apaches, Paul Catteau, 34 ans, tisserand, qui s'était montré le plus ardent à bourrer le gendarme, put être arrêté et les menottes lui furent aussi passées aux poignets.

Cependant, les soldats se remettaient à l'œuvre, tandis que le curé, à l'air patelin et moqueur, arpentait d'un bout à l'autre le mur de son sacré bâtiment.

Les sapeurs attaquèrent le grand portail; mais celui-ci, était formé de bois trop dur et trop épais ; il fallut chercher un autre moyen de pénétrer dans la place.

On manquait d'échelle. Néanmoins, on forma un échafaudage avec les chaises déjà amoncelées sur le trottoir. Un vitrail fut brisé, mais les bandits de l'intérieur, se cachant le visage à l'aide de cache-nez ou de mouchoirs, s'efforcèrent de blesser à coups de perche ou de pierre les sapeurs qui tentaient de passer par l'ouverture pratiquée. Le poivre même n'était pas exclu par la cléricaille comme moyen de rébellion.

Plusieurs vitraux furent brisés, mais de tous côtés, des apaches montraient menaçants leurs longs bâtons aiguisés.

Il fallait en finir ; l'heure avançait rapidement. On entama une nouvelle porte latérale gauche. Cette fois, c'était le côté faible. Bientôt le battant de la porte vigoureusement attaqué par les haches des sapeurs, volait en éclats. Mais un monceau de chaises obstruait l'entrée et derrière de nombreux sauvages se tenaient la perche à la main, prêts à blesser le premier qui eût osé avancer. Péniblement on débarrassa l'entrée. A un moment donné, M. le lieutenant Carbonnier s'approchant trop près reçut un violent coup de perche sous l'œil gauche ; la blessure provoquée par le coup fut heureusement légère.

Les soldats s'énervaient visiblement ; ils n'avaient rien mangé depuis le matin et il était 2 heures de l'après-midi. Un coup de collier fut donné et une demi-heure plus tard la barricade était démolie.

Les gendarmes avancèrent. Dans l'église, une soixantaine de bigots étaient rangés dans un coin ; tous avaient pris un air de sainte-nitouche auquel on ne pouvait se tromper. Tous furent fouillés ; quelques-uns portaient les clefs des armoires de la boutique ; d'autres avaient encore dans leurs poches le cache-nez ou mouchoirs dont ils s'étaient servis pour se cacher le visage.

Les noms de ces derniers furent pris puis, tandis que les bandits d'église entonnaient les chansonnettes dont ils sont coutumiers, M. Dreuilh procédait à l'inventaire du mobilier de l'église. Cette opération demanda trois quarts d'heure environ.

M. Rougeron fit alors remettre en liberté Catteau, arrêté dans les circonstances que nous avons relatées plus haut. Ce dernier sera poursuivi pour outrages et coups à un gendarme.

Les autorités remontèrent en voiture, poursuivis par les hurlements des cagots assemblés et regagnèrent rapidement Tourcoing, tandis que les troupes se dirigeaient vers Lille.

Officier blessé

On nous informe en dernière heure, qu'un officier du 127e a été gravemet contusionné à Lincelles. Il a reçu un coup de pioche qui l'a fortement atteint et cet événement a jeté une vive émotion pendant les opérations d'inventaire.

A Roncq

Les troupes se rendirent ensuite à Roncq, annoncées par le tocsin. Il était 10 heures du matin lorsque les barrages furent formés autour de l'église. La foule, repoussée dans les rues adjacentes, était nombreuse, mais plus calme. Des hurlements de fanatiques se firent pourtant entendre lorsque MM. Dupire, inspecteur de l'enseignement ; Hué, sous-inspecteur et Verrier, commissaire de police s'approchèrent de l'église. De curé, on n'en vit point à l'extérieur, mais les portes du bâtiment étaient hermétiquement closes. Les sommations furent faites et les sapeurs du génie attaquèrent le portail gauche. Il fallut 35 minutes pour le faire sauter et se trouver devant une forte barricade de chaises.

On commença à déblayer le passage, mais le travail ne put avancer que lentement, quelques doux bandits qui se trouvaient à l'intérieur, cherchant à atteindre les soldats à l'aide de longs bâtons pointus.

Cet état de choses menaçant de se prolonger, M. Verrier alla trouver le président de la fabrique, un sieur Dupré et lui annonça en termes énergiques que si un soldat était blessé il l'arrêterait.

La frousse s'empara du pauvre homme qui s'avança vers la barricade de chaises et pria ses acolytes du dedans de se tenir tranquilles.

Le brave fut écouté et tout rentra dans l'ordre. Les soldats purent terminer leur besogne sans danger.

MM. Dupire et Hué, procédèrent aux opérations d'inventaire, sans autre incident. A 10 h. 40, ils avaient terminé.

Au Blanc-Four

L'inventaire de l'église du Blanc-Four ne donna lieu à aucun incident digne d'être relaté. La porte du bâtiment fut facilement forcée. L'église était déserte et MM. Dupire et Hué purent opérer tout à l'aise.

A Neuville-en-Ferrain

L'église de cette commune fut cernée à 1 h. 10 par les troupes venant du Balanc-Four. Peu de monde se trouvait aux alentours. Quelques vieilles bigottes seulement qui crurent bon de chanter la *Marseillaise*.

Le curé, paraît-il, était absent.

Un vicaire le remplaçant refusa d'ouvrir la porte. On proceda comme partout. Un coup de pince dans une porte latérale suffit. L'église était déserte et les fonctionnaires de l'enregistrement, MM. Dupire et Hué, eurent toute facilité pour procéder à l'inventaire.

A 1 h. 30, les troupes reprenaient la direction de Lille.

Arrondissement d'Hazebrouck

La préfecture avait pour notre arrondissement quelques inquiétudes : nous étions sans craintes. Les choses ont bien changé depuis les derniers inventaires ; nos populations ont eu le temps de se mettre en contact avec notre nouveau sous-préfet; les républicains savent aujourd'hui qu'ils peuvent compter sur lui, les réactionnaires de tout poil et de toutes robes savent par contre qu'ils n'ont rien à attendre de lui. Et, tout va bien. Nous sommes à la veille de changements qui surprendront.

Toutes les communes à inventorier avaient été réparties en quatre groupes, pour la facilité des opérations ; on avait prévu qu'il faudrait deux journées pour mener à bien les inventaires dans toutes les églises : la journée a suffi. Voici l'énumération des communes visitées :

1er groupe : L'Abeele-Boeschepe, Steenworde, Cassel, Terdeghem, Oxelaere, Oudezeele, Winnezeele, Zuytpeene.

2e groupe : Hazebrouck-St-Eloi, Hazebrouck-Nouveau-Monde, Borre, Pradelles, Sercus, Le Sec-Bois, Lynde, Renescure.

3e groupe : Bailleul-Saint-Waast, Bailleul-St-Amand, Berthen, St-Jans-Cappel, Flêtre, Vieux-Berquin, Croix-du-Bac, Steenwerck.

4e groupe : Estaires, La Gorgue, Merville, Haverskerque, Thiennes, Neuf-Berquin, Doulieu.

A HAZEBROUCK il y eut quelques incidents comiques : à St-Eloi, la troupe défonça la petite porte du square : les rues étaient barrées : malgré la consigne, une gente dame voulut passer. Certes le militaire est galant, mais la consigne... On sait que ce que femme veut, le diable le veut aussi : la belle matinale résolut, ne pouvant atteindre la porte de la « sonneuse » qui offrait la tasse de café aux « patronnesses » de service — de pénétrer par la fenêtre. Sitôt résolu, sitôt fait : mais hola ! comme dans la hâte du petit-lever, elle ne s'était pas rigoureusement sous-vêtue, nos troupiers eurent sous les yeux... glissons ; ah ! le point de vue !

A l'intérieur de l'église le clergé né malin, avait placé dans une stalle, la statue d'un vénérable prêtre. Le commissaire peu familier avec le musée Grévin, s'y laissa prendre. Avec l'onction qui convient il débita tout son chapelet et s'aperçut seulement, quand il eut fini, qu'il parlait en vain. Il y eut quelques placards éventrés et ce fut tout.

L'opération faite, quand les gendarmes sortirent, les dames patronnesses placées dans le jardin, étaient fort excitées : nous voulons les dévisager, clamaient-elles ! Le capitaine, fier de sa troupe et flatté de ce zèle s'adressa à elles, correct, et leur dit : « Vous les verrez mesdames, ce sont de beaux hommes ! Mais les furies patronnesses, se tournant vers un groupe d'ouvrières leur disaient : Eh ! criez donc Hahu ! hahu ! Pas d'écho. Pourquoi donc crier hahu, répliquaient celles-ci ; ces hommes ont fait leur ouvrage:...

Pourquoi attendre encore ? On attendait le martyre. Le ratichon Lobbedey, évêque de son métier, avait affirmé chez les Berguenaerds qu'il fallait du sang. Un Vandaele de St-Eloi, un porte-jupes, avait annoncé qu'il verserait son sang et arrêterait les mécréants. C'est lui qu'on attendait ; on voulait le voir. Hélas, les temps sont durs et ce maudit gouvernement de francs-maçons lui a refusé la palme du martyre.

A BAILLEUL, rien.

Cependant un Mack, abbé de St-Waast, avait dans ses sermons dit son fait à la République et insulté grossièrement nos ministres. Je signale cet enjuponné à la bienveillance de M. le Procureur, il me semble qu'il y a dans la loi de 1905, un article 35 qui s'appliquerait à lui à merveille.

Malgré ses excitations épileptiques personne ne bougea. C'est que M. Plichon avait dès lundi, prévenu le cercle des Cös, que sa besogne parlementaire le retenait à Paris. Toutefois, ce n'est que partie remise ; ils seront au grand complet, nos andouillards, au salut de réparation.

A SAINT-JEANS-CAPPEL, par exemple, tout est plus grave, par le fait d'un capitaine de la calotte, ancien défroqué, m'assure-t-on, qui échangea pour un sabre, son goupillon, et qui sert aujourd'hui au 8e de ligne. Il avait opéré à St-Waast de Bailleul, et navré de la couardise des cagots, on le vit en avant de sa troupe, descendre la tête basse, la rue des Choux. Arrivé à la Bourse, il relevait la tête ; dès l'île St-Joseph, ce n'était plus le même homme. Ah ! quelle allure n. d. D. !

L'église de St-Jans est close, on frappe, on somme ; c'est le royaume des sourds.

Le commissaire fait demander les hommes commandés pour le service « du serrurier ». Le capitaine refuse de transmettre l'ordre. Nouvelle réquisition dans la forme réglementaire des instructions que la Croix nous a fait connaître ; nouveau refus.

Que voilà une belle leçon de discipline donnée à nos soldats...

Heureusement, l'abbaye ne chôme pas faute d'un moine. Le chef de bataillon prévenu, vint prendre la place de son subordonné. Il n'eut quant à lui, aucun ordre à donner. Dans cette brave commune de St-Jans-Cappel, le commissaire trouva tout ce qu'il fallut pour « crocheter » le saint lieu. La foi s'en va !

A STEENWERCK on savait que ce serait terrible. La Jeunesse catholique veillait ; et, quand la jeunesse catholique de Steenwerck veille.... Il y a des mois que la Dépêche et la Croix consacrent des colonnes à cette cohorte de braves.

Aussi, dès la pointe du jour on avait sonné le ralliement ; la colonne se forma en bon ordre ; on la vit déboucher sur la place de l'Eglise, au moment où le dernier gendarme secouait la poussière de ses bottes, sur le pont de la Becque. Qu'importe ! ces jeunes catholiques furent des braves ; ils accablèrent la troupe d'injures et les hurlèrent de fort loin.

A L'ABEELE il y eut conflit. Il existe là une catégorie de citoyens spéciaux qui ont une profonde horreur des gendarmes, on les rencontre tantôt d'un côté de la frontière et tantôt de l'autre. Ils étaient tous de bons amis de l'ivrogne et vaurien Ghysel, dont nos imbéciles et nos malins ont voulu faire un saint. Ils sont apparentés avec tous les héros des bandes de Violaines, Bailleul et Hazebrouck. Pour eux quelle aubaine ; pouvoir insulter des gendarmes, leur lancer des pierres, et par surcroît, recevoir quarante sous pour cette besogne ! Aussi, ils s'en donnèrent à cœur joie ; prussien ! prussien ! criaient-ils à Pandore immobile. L'inventaire terminé, Pandore fit demi-tour et fit sentir aux plus enragés la caresse du plat de son sabre. Ce fut un sauve-qui-peut général et la frontière retrouva ses rôdeurs.

On se souvient qu'à CERCUS, lors de la première tentative d'inventaire, les paysans fanatisés par une semaine de prêches incandescents, s'étaient portés au-devant des cavaliers, armés de fourches et de faulx. Ce matin le capitaine commandant les dragons, qui déjà avait fait compagne à Cercus, sans y cueillir de lauriers, paraissait, à Hazebrouck, au moment du départ, soucieux et nerveux. Tout se passa pour le mieux.

C'est à HAVERSKERQUE, je crois, que toute la population fit fête à nos soldats.

A VIEUX-BERQUIN, à MERRIS, les inventaires n'avaient pu être faits jusqu'ici. Oubliant leurs démêlés avec l'archevêché, à propos de leur bon curé guérisseur, vieux missionnaire roublard qui sut se faire octroyer un fromage pour sa soumission, — les flamands de ces communes avaient l'été dernier formé des barricades infranchissables, autour de leurs églises avec leurs chariots.

Calme plat aujourd'hui, ou bien peu s'en faut. Ils ont compris, car ils ne sont pas bêtes nos gens, que tous les boniments de leurs curés, c'étaient des blagues.

Même revirement à EORRE et à LINDEN; on n'avait pu y opérer, on avait fait aux inventorieurs une conduite de Grenoble ; cette fois tout s'est passé, le plus tranquillement du monde.

A STEENWORDE, un peu de pétard, ce qui ne surprendra personne si l'on veut se rappeler de quel maire cléricafard cette ville si coquette est affligée. Heureusement des temps meilleurs sont proches pour nos bons camarades de là bas qui s'organisent ferme.

A RENESCURE, un imprudent jeune homme a éprouvé le besoin d'aller leur dire sous le nez, aux gendarmes de service, des choses fort saugrenues.

Cette fantaisie lui valut une promenade à Hazebrouck, bracelets aux poignets. Il y arrivait à 6 h. 20, l'air bien badaud : il n'avait pas inscrit dans son programme de la fête, l'hospitalité qu'on vient de lui accorder à notre hôtel des haricots.

Réservons la palme pour CASSEL. Là, pas un troupier, pas un gendarme ! Un inspec-

---

FEUILLETON DU 21 NOVEMBRE. — N° 33

LA
Fille de l'Aiguilleur

par Ely-Montclerc

DEUXIEME PARTIE

LE BILLET DE LOTERIE

VIII

— Comment ça se fait-il, que je lui ai demandé alors, que ce monsieur t'ait ramassée dans un fossé plein de boue, à plus d'un kilomètre de chez toi ?

Elle a recommencé à pleurer, la pauvre gosseline ; elle a dit comme ça qu'hier soir, ou cette nuit, elle ne savait plus bien, une femme était venue la chercher chez elle avec sa petite sœur.

La femme, en sortant de la maison, l'a emmenée aussi vite que ses petites jambes pouvaient le permettre, en lui promettant qu'elle la conduisait vers son père et sa mère.

Arrivée en dehors de Pantin, paraît que la gueuse a poussé *brusquement* c'te pauvre petiote dans un fossé, et comme elle essayait de se relever en criant et pleurant la femme lui a jeté un caillou qui l'a attrapée à la main.

— *Tais-toi ! lui a-t-elle* ordonné, tais-toi, malheureuse ! ou bien je te tue !

Vous pensez si la mignonne a tremblé...

Elle a retenu son souffle tant qu'elle a pu... et la femme s'est ensauvée en courant et en emportant l'autre petite.

Quand elle a vu ça, Claire, malgré les menaces de la femme, s'est mise de nouveau à vrier et à appeler.. .

Ça a duré jusqu'au petit matin..., quand ce brave homme l'a trouvée...

Alors moi je ramène la gosse à sa mère... Où est-elle, la mère ?

— Monsieur, fit d'une voix émue Bastien Meillard (il semblait que vraiment les larmes l'étouffaient) vous arrivez dans une maison où bien des malheurs sont survenus en un jour...

Le père de cette pauvre enfant a été écrasé hier par un train, et la mère vient de tomber *évanouie en apprenant* la disparition de ses enfants...

Elle avait passé la nuit auprès du cadavre, de son mari...

— Cré coquin ! murmura le sergent de ville, comme vous dites, l'ami, en v'là des sacrées tuiles pour ce pauvre monde...

Eh ben ! et l'autre gosse ?

— Un voisin était allé faire la déclaration à la police, répondit encore Meillard...

Peut-être retrouvera-t-on les traces de la misérable qui s'est emparée de ces enfants on ne sait dans quel but...

— En voilà toujours une de retrouvée.... mais elle est dans un fichu état...

Faudrait qu'on la change, et puis elle doit avoir sommeil...

Mme Deloche offrit ses services, et déshabilla Claire, qui se laissait faire sans mot dire, hébétée de lassitude, d'étonnement, de peur...

Son pauvre petit esprit d'enfant ne parvenait pas à comprendre ce qui venait de se passer durant cette nuit terrible.

Elle restait encore sous l'empire de la terreur folle éprouvée durant cette affreuse veillée...

— Maman ! maman ! murmuraient seules ses lèvres décolorées.

— Tu vas l'embrasser ta maman, ma mignonne, et puis tu iras faire dodo quand tu auras bu ce bol de bouillon.

L'enfant épuisée but avidement.

Mme Deloche alors la porta vers le lit auprès duquel une voisine aidait le médecin à soigner la malade prise de fièvre et de délire. Elle pencha Claire sur le visage de la veuve.

— Embrasse ta maman, mon trésor, fit-elle, et ne dis rien surtout, elle a bobo...

L'enfant appuya sa bouche sur le front brûlant de sa mère.

— Comme elle a chand, maman ! balbutia-t-elle.

— Chut ! ne la réveille pas...

Claire se tut, docile ; l'obligeante voisine la coucha dans son petit lit, la borda soigneusement.

— Amour, va ! dit la brave femme, elle dort déjà !...

Environ deux heures plus tard, un homme de police se présenta de nouveau.

Il venait annoncer qu'un fichu blanc venait d'être apporté au commissariat.

Il avait été trouvé par un jeune garçon sur le bord du canal.

— N'est-ce pas ce fichu qui enveloppait l'enfant dont on nous a signalé la disparition ? demanda-t-il en présentant l'objet.

Mme Deloche reconnut parfaitement le châle, et Mélanie affirma que c'était bien celui dont elle s'était servie pour couvrir la petite Juliette.

— En ce cas, déclara l'homme de police, il y a tout lieu de supposer que la petite a été jetée dans le canal.

C'en était fini à jamais du bonheur des Henriot...

La veille, tout leur était sourires.

En un jour, que de chemin parcouru dans le malheur, que de désastres ! que de ruines !...

Le père était mort victime d'une horrible circonstance ; la mère, prise d'une fièvre cérébrale, allait être transportée à l'hôpital et des deux enfants, l'une, la jolie, l'angélique petite Yette, gisait sans doute à cette heure, noyée dans la vase du canal.

Quant à l'autre, pauvre petite Claire, qu'allait-elle devenir ?

Qu'avait fait Justine Fouilleux après avoir abandonné la petite Claire Henriot, seule dans la nuit, affaissée dans la boue gluante du fossé ?

Où s'était-elle enfuie, emportant sa proie, la pauvre Juliette, qui dormait tranquille dans les bras de son bourreau ?

A grands pas elle s'était dirigée vers l'endroit où l'attendaient ses deux complices, François de Cabirac et Bastien Meillard : sur les bords du canal, où s'était tenu deux heures auparavant leur premier conciliabule.

Les deux hommes avaient gardé un morne silence pendant le temps qu'avait duré l'absence de la Fouilleux.

Trop préoccupés l'un et l'autre, ils se taisaient, assis chacun au pied d'un arbre, de sorte qu'ils se confondaient avec le tronc, et qu'il était impossible à quiconque fût passé par là de les apercevoir par cette nuit profonde.

D'ailleurs, à cette heure tardive, les bords du canal, qui en semaine et durant le jour ne sont guère fréquentés, étaient absolument déserts.

Soudain, un bruit de pas hâtifs fit tendre l'oreille aux deux hommes ; ils se dressèrent sur leurs jambes, toujours silencieux, et se mirent aux écoutes.

Une ombre noire s'approchait de la rive.

— Si c'est Justine, nous allons le savoir tout de suite, chuchota Meillard ; on lui a dit le quatrième arbre après la voie ferrée, elle viendra directement ici.

Attention ! Pourvu qu'elle ait réussi ! qu'elle se soit montrée assez adroite.

Sinon faudra les grands moyens... agir moi-même.

Cabirac, lui, ne disait rien.

Perdu dans de lugubres rêveries il se voyait, par le fait d'un premier crime, enchaîné pour jamais à ce démon de Meillard, à cette femelle sans cœur qui n'hésitait pas à tuer les enfants.

Et pourquoi se révolterait-il ?

N'avait-il pas, lui aussi, les mains pleines de sang ?

Pourquoi lui ferait-elle horreur, cette femme ?

Ne lui avait-il pas donné l'exemple de l'assassinat ?

Ah ! cette heure de folie, comme il était destiné à la payer chèrement !...

— *Oh ! comme il s'en voulait*, à ce moment, de sa lâcheté en face de la misère, de sa peur de la mort, du suicide qui délivre ! Comme il s'en voulait malgré ses remords, ses craintes et la chaîne sanglante qui le liait désormais à ses complices, de tenir tant encore à cette vie souillée, à cet avenir de gloire qu'il avait rêvé !

Cette vie, il n'en pouvait plus jouir, maintenant ; cet avenir serait radieux peut-être et propre à satisfaire ses désirs les plus ambitieux, mais la tache sanglante resterait toujours, sinistre, offerte à ses regards.

Elle ternirait toutes ses joies, rendrait amers tous les bonheurs qui pourraient lui échoir.

— Ah ! fit tout à coup près de lui la voix de son compagnon, c'est Justine et elle a l'enfant...

La Fouilleux, en effet, arrivait essoufflée, les jambes alourdiees par cette longue course.

— Je n'en peux plus, dit-elle ; cette gosse est d'un poids !... quel paquet !...

— Faut pourtant prendre encore tes jambes à ton cou, ma fille, car la route n'est pas finie, il s'en faut ! ricana Bastien Meillard.

Seulement, en route je te débarrasserai de ton paquet, ajouta-t-il, d'un ton dont le cynisme fit passer un frisson sur la chair de Cabirac.

Tiens ! poursuivit le criminel, passe-moi le ballot une minute, et remets ton chapeau, qui embarrasse si fort les mains de M. de Cabirac.

Il n'est pas causeur, ce soir, le compagnon. Cristi ! s'il n'avait pas montré plus d'éloquence que ça dans les réunions, je ne l'aurais jamais remarqué... distingué, comme on dit dans la chanson.

Y es-tu, ma fille, que je te rende la gosse ?

Seulement, nous allons lui ôter ce fichu dans lequel elle est entortillée.

Ça l'alourdit et puis c'est gênant.

En jetant ledit fichu par terre, quelqu'un demain le ramassera et on cherchera par ici la petite, qui sera bien loin... ailleurs.

Là, c'est fait... à présent, marchons le plus vite possible.

Faut que je rentre à Pantin bientôt, moi. Je ne dois pas découcher cette nuit.

Ils partirent à grandes enjambées dans la direction de Saint-Denis.

(A suivre.)